





Africa em debate

Uma herança identitária:
o trabalho forçado



Le riz et le peuple massa de l'Extrême-Nord Cameroun: de la culture forcée au marqueur identitaire

Jean GORMO*

p 125-136

Introduction

L'imposition des cultures de rente en Afrique est une conséquence directe de l'installation des Européens en dans le continent Noir. Pour des raisons essentiellement économique, les peuples du Cameroun en général et ceux du Nord Cameroun en particulier se sont vu imposer certaines cultures exotiques. Le peuple massa n'a pas échappé à ce constat. Après l'introduction forcée du coton et de l'arachide pendant la première moitié du XXe siècle, l'administration française s'intéresse au développement de la riziculture en pays massa au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale. C'est ainsi que les Massa vont subir tour à tour les contraintes des différentes cultures. L'introduction de la culture du riz dans une zone où le leadership est discuté entre le coton et l'arachide ne va pas être sans heurts. Les premières années de l'introduction du riz ont été difficiles tant pour l'administration coloniale que pour les populations elles-mêmes. Au fil des années, ces tensions vont s'estomper et laisser la place à une situation dans laquelle le riz est désormais valorisé et intégré dans calendrier cultural massa.

Le pays massa avant l'introduction du riz: la concurrence entre le coton et l'arachide

Entre 1920 et 1930, l'administration coloniale lance les premiers essais de la culture du coton et de l'arachide en pays massa. Leur introduction ne sera pas aisée car de nombreuses résistances ont eu lieu.

L'introduction du coton chez les Massa

Introduit dans les zones sahéliennes à la faveur du commerce transsaharien, le coton était cultivé par les Toupouri et les Massa dans les jardins de case pendant le XIX^e siècle.

* CEAUP Maroua - Cameroun

Dès le début de la période coloniale, une autre espèce annuelle est introduite et apparaît comme un des moyens de développer la région.

Pendant la courte période allemande, puis sous le mandat français, des tentatives sont faites pour diffuser la culture du coton au Nord-Cameroun. Entre 1912 et 1913, un botaniste allemand, le Dr. Wolf, aménage une station d'essais agronomiques à Pitoa, où il expérimente plusieurs variétés de coton¹.

Les Français, à leur arrivée continuent la politique économique entamée par les Allemands. Après les essais du capitaine Delinguette en 1920, le lieutenant Vallin les poursuit en 1924. Mais son successeur à la tête de la subdivision de Yagoua, le lieutenant Verdier, note en 1927 que les champs ont été «perdus» en pays Toupouri². Il faudra attendre 1950 pour voir cette culture effectivement démarrer chez les Massa sous la houlette de la Compagnie Française pour le Développement des Fibres Textiles (CFDT).

L'introduction de l'arachide chez les Massa

Avant la conquête coloniale, l'arachide était déjà introduite au Nord Cameroun. Elle était représentée par des cultivars rampants de types Virginia, qui ont aujourd'hui disparu. Ces cultivars rampants se rencontraient au Nord du Cameroun, dans les hauts plateaux de l'Ouest et les savanes guinéennes³. Mais cette culture est demeurée latente pendant toute cette période. Il faudra attendre l'arrivée de l'administration coloniale pour voir celle-ci se développer dans la région.

Ainsi, les crises alimentaires des années 1920 et 1930 vont faciliter le développement de la culture arachidière. Le port de Garoua exporte alors 1,3 tonnes d'arachide en 1926 et 12,7 tonnes en 1927, 334 tonnes en 1928, 2176 tonnes en 1929 et 2.481 tonnes en 1933⁴.

Ces statistiques montrent que les premières années de l'arachide sont marquées par les graves difficultés liées au climat. Ces crises naturelles doublées du manque d'enthousiasme des populations par rapport à cette culture vont peser sur le développement rapide de l'arachide. Le manque d'engouement des populations locales peut s'expliquer par les effets de la crise économique de 1930 qui fait chuter brutalement le prix de l'arachide. Il passe de 1F à 10 ou 20 centimes par kilogramme⁵.

Après ce passage à vide, la production va être relancée et elle atteint près de 10.000 tonnes à l'exportation en 1934⁶. Cette relance de la production arachidière est générale dans le Nord-Cameroun. Elle est identique dans les subdivisions de Maroua et de Yagoua où :

«Les surfaces cultivées sont environ quatre fois plus importantes en 1937 qu'en 1936 (. . .). Il est certain que l'espoir d'un gain facile a amené les indigènes à conserver à l'arachide des terres où, auparavant, l'on ne tenait que du djigari»⁷.

1 M., Rounsard, 1987, «Nord-Cameroun. Ouverture et développement», Thèse de Doctorat ès Lettres et Sciences Humaines, Université de Paris X-Nanterre, p. 322.

2 ANY, APA, 12033, Rapport du 4^e trimestre 1927, Circonscription de Maroua.

3 R., Pasquet, & Fotso, 1988, «Les légumineuses alimentaires du Cameroun. Premières récoltes», *Du politique à l'économie études historiques dans le Bassin du Lac Tchad*, Actes du IV^e colloque Méga-Tchad, Paris, CNRS/ ORSTOM, Paris, p. 323.

4 A., Beauvilain, 1989, «Nord-Cameroun: crises et peuplement», Thèse de Doctorat ès Lettres et Sciences Humaines, Université de Rouen, T. 1. 1989, p. 259-260.

5 M., Rounsard, 1987, p. 227.

6 M., Rounsard, 1987, p. 227.

7 ANY, APA 11833 / A, Rapport de tournée du 09 au 27 août 1937, Subdivision de Maroua et Yagoua.

Quand on sait l'importance du djigari (mil rouge) dans la société massa, on comprend aisément l'intégration de l'arachide par ce peuple qui la cultive désormais à proximité des habitations.

La concurrence entre le coton et l'arachide en pays massa

Les scènes de supplantation seront beaucoup plus vives entre le coton et l'arachide deux plantes introduites par l'administration coloniale pour jouer un rôle essentiel dans le développement rural du Nord Cameroun.

En effet la lutte pour le leadership sera engagée entre le coton et l'arachide dès les années 1920. Dans cette conquête, on peut distinguer deux phases principales notamment celle qui marque la victoire de l'arachide sur le coton jusque pendant les années 1950 et la seconde quant à elle voit la primauté du coton sur l'arachide en pays massa.

Les crises alimentaires des années 1920 et 1930 entravent considérablement le développement de la culture cotonnière et font le succès de la culture arachidière. Le succès de l'arachide vient du fait qu'elle résiste mieux aux aléas climatiques et échappe en grande partie aux invasions acridiennes fréquentes dans la région à cette époque. En plus, l'entretien de l'arachide est beaucoup plus aisé que celui du coton. Les rendements sont aussi supérieurs à ceux du coton pour un prix rémunérateur. A cette époque également, il faut dire que le coton bénéficiait des préjugés qui lui étaient défavorables.

Entre 1940 et 1950, la position de l'administration coloniale était en faveur du développement de l'arachide au détriment du coton. Voici ce qui ressort d'un rapport de 1945-1946:

«Il n'est pas souhaitable que (...) le coton devienne culture principale sinon unique; les cultures principales doivent être les cultures vivrières et les arachides»⁸.

A la lecture de cet extrait, il est donc attesté que pendant toute la première moitié du XX^e siècle, l'arachide prime sur le coton. Et il est clair que dans sa concurrence avec l'arachide, le coton ne réussit pas à s'imposer avant l'implantation de la Compagnie Française de Développement des Fibres Textiles en 1951. Voici ce qu'en dit un rapport de 1948:

«Le coton doit rester production familiale (...). L'effort doit se concentrer sur le développement de la production d'arachide pour l'exportation»⁹.

Cette primauté de l'arachide va atteindre son apogée en 1951, période pendant laquelle la CFDT lance une nouvelle donne commerciale pour la culture du coton. Elle marque ainsi la victoire définitive du coton sur l'arachide en pays toupouri et massa et la relégation de cette dernière au rang de culture vivrière traditionnelle. La concurrence va se poursuivre désormais en pays massa entre le coton dont l'introduction est ancienne et le riz récemment introduit.

⁸ ANY, APA. 11618, Rapports annuels 1945-1946, Région Nord (Maroua).

⁹ ANY, APA 11618, Rapport annuel de 1948, Région Nord.

L'imposition de la culture du riz et réactions des populations

Après plusieurs années d'imposition du coton et de l'arachide en pays massa, c'est au tour du riz que vont se concentrer tous les efforts de l'administration coloniale française. C'est alors que commence une autre période de contrainte pour les Massa.

L'introduction de la culture du riz et ses fondements

Evoquer les causes de l'introduction des plantes de rapport en Afrique, c'est faire référence aux divers buts de la colonisation. Pour des logiques essentiellement mercantiles, l'administration coloniale introduit la culture du riz en pays massa. Ceci répond à une nécessité d'intensification des productions agricoles en vue de rentabiliser les territoires placés sous son administration.

En effet, l'exploitation des colonies vues comme arriérées par les Européens et l'amélioration du sort de ses habitants ont été le principal refrain des défenseurs de la colonisation. Mais, il faut le dire, l'exploitation systématique des colonies prime sur les autres objectifs humanitaires. C'est pourquoi l'administration concentrait tous ses efforts dans cette exploitation. Vacquier le remarque en ces termes:

«L'administration incitait à des cultures nouvelles par la promesse d'un profit rapide et plus encore par une dure pression fiscale: les paysans noirs devaient consacrer une partie de leurs champs à des cultures rémunératrices dont le revenu leur était indispensable pour payer l'impôt»¹⁰.

Dans cette politique de contrainte et d'obligation de travailler, cet administrateur note en 1961:

«Tout homme imposable doit avoir au moins un champ de mil pour son alimentation et un champ de coton ou d'arachide qui doit lui rapporter de l'argent nécessaire au paiement de ses impôts, pour son habillement et son entretien»¹¹.

Dans le contexte de la culture du riz, les Massa étaient obligés de cultiver le riz pour s'acquitter de leurs impôts.

Compte tenu des difficultés que rencontraient les paysans dans l'entretien de ces plantes et le surplus d'énergie qu'ils fournissent, ils se sont vite montrés réticents quant à l'intégration de cette culture de rente dans leur cycle cultural.

Comme ce fut le cas pour le coton, c'est après la deuxième guerre mondiale que l'administration française s'intéresse au développement de la riziculture en pays massa. L'introduction de la culture du riz dans une zone où le leadership est discuté par le coton et l'arachide va être difficile au départ.

En effet, les premiers essais de cette culture remontent en 1946 avec une production de 200 tonnes. Elle atteint 600 tonnes en 1950¹². Mais le véritable lancement de la riziculture intervient entre 1950 et 1954. Grâce au financement du FIDES, l'administra-

¹⁰ R., Vacquier, 1986, *Au temps des factoreries (1900-1950)*, Paris, Karthala, p. 256.

¹¹ ASPM, C. 1961. III. 18. 1, Kaélé, Rapports politiques périodiques, Kaélé, 1961.

¹² ANY, APA 11618, Rapport annuel 1950, Région Nord (Maroua).

tion coloniale décide de créer en 1950 une station de riziculture à Pouss. L'Institut de Recherche du Cameroun (IRCAM) propose en 1951 de concentrer les efforts au Nord de Yagoua, zone dans laquelle la population est plus dense. En 1953, un rapport dresse un bilan optimiste de la riziculture.

«2480 rizicultures ont ensemencé 894 ha dans les sultanats de Guividig et de Pouss ainsi que dans le canton de Yagoua»¹³.

Dans le même rapport, il est signalé l'installation en 1953 d'une rizerie par la Société Indigène de Prévoyance (SIP) à Yagoua. Pendant la même année est créée la Société Rizicole du Logone (SORILO) dont l'activité va se limiter à une seule campagne agricole.

La création le 02 novembre 1954 du Secteur Expérimental de Modernisation de la Riziculture de Yagoua (SEMRY) va relancer l'organisation de la culture du riz en pays massa. Jouissant d'une autonomie administrative et financière, il représente un sous-secteur du Semnord. Il supervise toutes les activités rizicoles et assure la commercialisation du riz¹⁴.

A la fin de la décennie 1960, le système d'extension de la riziculture ne satisfait plus les attentes des riziculteurs. Il semble être dépassé et la faiblesse des revenus des paysans indique l'essoufflement du Semry. Il convenait alors de repenser une nouvelle structure.

En février 1971, le Semry est transformé en Société d'Expansion et de Modernisation de la Riziculture de Yagoua (SEMRY). Elle reçoit de l'Etat les moyens financiers et techniques pour relancer la production du riz. C'est elle désormais qui s'occupe des travaux d'aménagement jusqu'à la vente du produit fini¹⁵.

Le stade expérimental dépassé, la phase d'amplification commence par une colonisation de plus en plus importante des surfaces autrefois réservées au mil. On assiste aussi à une généralisation des techniques d'irrigation. Cette phase correspond à l'accroissement des revenus des riziculteurs. Cette situation va perdurer jusqu'à 1986 date des premières difficultés de la Semry.

Les difficultés élevées de la Semry vont l'amener à interrompre un certain nombre d'activités qui étaient les siennes avant la campagne rizicole de 1986-1987.

Les Massa habituer à cultiver sur des surfaces non inondées vont à travers la culture du riz, être obligés à travailler dans les rizières. Ces nouvelles conditions de travail vont au départ susciter des réactions de mécontentement.

Réactions des populations massa

L'introduction d'un élément nouveau dans une société a toujours été difficile. La culture du riz est très contraignante. Habitué à travailler sur des surfaces non inondées, les Massa vont se voir obligés de cultiver dans des rizières inondées d'eau. Désormais, ils doivent cultiver «les pieds dans l'eau et dans la boue» sous la surveillance des gardes placées l'administration coloniale. De la préparation de la pépinière jusqu'à la récolte, les difficultés jalonnent les étapes.

¹³ ANY, 1AC 8219, Rapport à M. le Président de l'Assemblée Territoriale du Cameroun de la situation de l'avenir de la production du riz dans le Nord-Cameroun, 1953.

¹⁴ ASY, Rapport annuel d'activités, 1954-1955.

¹⁵ ASY, Rapport annuel d'activités 1971-1972.

Les paysans massa face aux rudesses des conditions de la culture du riz ont réagi pour exprimer leur mécontentement et leur refus de pratiquer cette culture. L'administration coloniale, soucieuse de l'intérêt qu'elle accordait au développement de cette culture dans le département du Mayo Danay, n'avait pas d'oreilles pour ces réactions paysannes. Le mot d'ordre était simple et claire: il fallait pratiquer la culture du riz. C'est dans cette logique qu'on comprend que pour l'administration coloniale, il fallait semer le riz contre vents et marées. Dans cette opposition de points de vues, le détenteur du pouvoir devait être le gagnant. A cette période, les paysans n'accordaient aucune valeur à la culture du riz. C'est la raison pour laquelle cette culture occupait les parcelles les plus éloignées et les moins fertiles.

Les résistances à la culture du riz en pays massa ont revêtu plusieurs formes: le mauvais entretien des périmètres rizicoles, le refus catégorique de pratiquer cette culture, l'usage de la violence et enfin la voie de la migration vers des contrées où cette culture n'était pas pratiquée.

La grande partie des paysans massa, pour ne pas être confrontés à l'administration coloniale, choisissait de pratiquer cette culture. En le faisant cependant, ces paysans négligeaient volontairement les cultures en brousse. Ils n'effectuaient pas régulièrement le désherbage et le traitement des cultures. C'est alors qu'on rencontrait plusieurs rizières abandonnées ou alors mal entretenues. Le rendement ne pouvait qu'être médiocre et cela déplaisait à l'administration. Devant cette forme de résistance, les colons ont vite trouvé un palliatif. Désormais, l'administration coloniale responsabilise alors les chefs traditionnels avec pour promesse de lourdes sanctions pour ceux qui s'écarteraient de trop des consignes données. Les chefs se trouvaient alors dans l'obligation de contraindre les populations placées sous leur autorité. C'est ainsi qu'ils plaçaient des gardes pour contrôler les travaux dans les rizières. Au fil des années, les chefs traditionnels vont abuser de ce nouveau pouvoir qui leur a été remis par les colons. En effet, ces derniers vont outrepasser leurs prérogatives et rançonner leurs sujets. Ils vont également profiter de cette situation pour régler leurs propres comptes avec leurs «ennemis» qu'ils accusaient souvent de ne pas bien entretenir leurs rizières et de fois de vente parallèle de riz au Nigeria voisin où le prix était beaucoup plus alléchant. Ceux-là étaient alors contraints de payer de lourdes amendes à l'administration avec pour promesse de ne plus refaire les mêmes bêtises. Généralement, les paysans préféraient résoudre le problème au niveau du chef pour ne pas avoir à faire au Blanc. Un de nos informateurs confirme avoir été emprisonné pendant une période de trois mois pour mauvais entretien des cultures. Devant ces nombreuses frustrations et ces abus de pouvoir, de nombreuses scènes de violence ont été répertoriées. L'usage des armes était alors courant notamment des combats avec les bâtons, les couteaux qui s'achevaient par des blessures, des fractures et parfois avec mort d'homme.

Lorsque le riziculteur venait à assassiner un envoyé du chef, une seule option salubre se présentait à lui: la migration. La migration a été utilisée par deux catégories de paysans: ceux qui avaient refusé catégoriquement de cultiver le riz et ceux qui avaient commis un meurtre. L'alternative la plus adéquate consistait à s'éloigner le plus loin possible de son village avec toutefois un espoir de retour au village natal. L'une des conséquences actuelles de ces migrations est la présence des Massa dans des sites qui au départ, n'étaient pas les leurs.

Au fil des années, les poches de résistances ont disparu progressivement pour laisser la place à une collaboration entre riziculteurs, chefs traditionnels et l'administration colo-

niale. Ceux des paysans qui avaient migré (pour fuir la pratique de cette culture) sont revenus pour expérimenter cette nouvelle donne après 1954. D'ailleurs, voici le constat que dresse cet administrateur colonial:

«IL convient de signaler la popularité de cette culture manifestée cette année par de nombreux retours de populations. De plus, les planteurs commencent à cultiver le riz pour leur consommation, ce qui compte à assurer la pérennité de cette culture»¹⁶.

La question qui se pose à ce niveau est celle de savoir pourquoi ce retournement subit de situation ? en d'autres termes, comment expliquer le fait qu'aujourd'hui les Massa s'identifient à la culture du riz ? que s'est-il passé entre temps ?

L'intégration du riz dans le calendrier culturel des Massa

Pour faire accepter véritablement la culture du riz aux Massa, l'administration coloniale a mis en place une nouvelle politique plus attrayante pour la culture du riz. L'amélioration des conditions socio-économique et même culturelle des Massa par la culture du riz aura été déterminant dans le déplacement du centre d'intérêt des Massa du coton vers le riz.

La politique incitative de l'administration coloniale et de l'Etat Camerounais

L'administration coloniale a mis en place des mesures qui visaient à attirer l'engouement les paysans pour la culture du riz. L'augmentation du prix du riz, la mécanisation des conditions techniques de production du riz, l'utilisation des engrais chimiques, le développement des activités connexes à la culture du riz notamment l'élevage et la pêche.

Le lancement véritable de la production rizicole n'est effectif qu'à partir de 1954 qui voit la fin des activités de la SORILO (Société Rizicole du Logone). Avec la prise en main de la riziculture par le SEMRY (Secteur d'Expérimentation et de la Modernisation de la Riziculture de Yagoua) en 1954, pour 16000ha rizicultivés, la production a été estimée à 1750t de paddy. De 1955 à 1964, les surfaces ensemencées se maintiennent entre 2000 et 3800ha. L'inexistence des statistiques ne permet pas une estimation de la production. Seule est donnée la production commercialisée par le SEMRY. Pendant cette décade, elle varie entre 2000 et 4000t.

La campagne de 1965/1966 se révèle, dans la mesure où les statistiques disponibles permettent de le vérifier, comme bien représentative de la période qui se prolonge jusqu'en 1971¹⁷. Le système mis en place est alors parvenu à sa vitesse de croisière. Pour des surfaces comprises entre 6000 et 7000ha ensemencées, 8000 à 10000t de paddy sont récoltés.

Entre 1974 et 1985, une utilisation optimale du potentiel foncier de SEMRY I aurait correspondu à la mise en culture de 82000ha. De la campagne 1974-75 à celle de 1979-80, seulement 27000ha sont cultivés sur 42000 possibles. Entre 1980-81 et 1984-85, il atteint 82,5% soit 33000ha cultivés.¹⁸

A l'augmentation des surfaces cultivées correspond également la croissance de la production et des rendements. A partir de 1974, la double culture annuelle lancée par la

¹⁶ ANY, 2AC7119, Rapport annuel 1954. Région du Diamaré.

¹⁷ Comme le montrent les statistiques de production du SEMRY, les rapports annuels n'existent pas pour la période de 1967 à 1974. Ils ont soit disparu des archives de la SEMRY ou alors ils n'ont jamais existé.

¹⁸ M., Roupsard, 1987, p.284.

SEMRY (Société d'Expansion et de la Modernisation de la Riziculture de Yagoua) donne un rendement de 30qx/ha avec une production estimée au delà de 10.000t. De 1975 à 1985, les rendements moyens se maintiennent au dessus de 40qx/ha. La tendance est à la progression puisque les résultats se situent généralement entre 40 et 50qx/ha de 1974 à 1980, plus souvent entre 50 et 60qx/ha ensuite. Pendant la décennie 1975-1985, la production se situe entre 25.000 et 50.000t environ. Mais depuis la cessation des activités commerciales de la SEMRY, les statistiques de production n'existent plus. Néanmoins, les riziculteurs massa poursuivent la production du riz.

En outre, l'introduction de la culture du riz et son corollaire l'implantation de la Semry en pays massa a contribué à améliorer l'alimentation de ce peuple notamment par la promotion de l'élevage et le développement de la pêche.

Les opérations «élevage» conduites par la Semry 1 comprennent l'embouche bovine, la production porcine et la vulgarisation de l'embouche bovine en milieu paysan.

Jusqu'en 1984, il existait encore 6 parcs d'une capacité de 25 bêtes chacun, un feed-lot à Hinimdou (à 10 km de Yagoua) avec une capacité permanente de 150 têtes. La durée moyenne d'embouche était de 90 jours avec une production potentielle de 600 bovins par an. Les animaux maigres étaient achetés et soumis à l'embouche pour être ensuite vendus sur le marché. Une meilleure maîtrise de la pathologie, en particulier des infestations parasitaires était assurée par ses techniciens¹⁹.

Après le lancement de l'élevage porcin dans la région par la Semry, les populations locales vont prendre le relais et s'affirmer actuellement dans l'ensemble du pays comme les premiers éleveurs porcins. Il n'y a qu'à voir le nombre de camions chargés de porcs qui quittent cette région pour le Sud-Cameroun pour s'en convaincre.

Avec le creusement de la digue de Maga et sa première mise en eau en fin 1978, la Semry mettait ainsi à la disposition des riziculteurs, massa un potentiel de pêche très important. De Kimpe évaluait le potentiel minimum annuel à un peu plus de 1140 tonnes. Plus tard en mai 1981, ce potentiel minimum était évalué à 2000 tonnes par an. Quinze pour cent de la production étant auto consommée contre 85% vendue²⁰. Cette production de poissons joue actuellement un grand rôle économique et social. Elle assure aux paysans des revenus complémentaires, difficiles à chiffrer mais importants. La partie auto consommée améliore sensiblement la nutrition des populations concernées par l'apport des protéines animales qu'elle représente.

Pendant les deux décennies qui ont suivi le lancement de la culture du riz, les changements sociaux, mieux les mutations comportementales n'ont pas été trop visibles. Cela part du fait de la faiblesse des revenus des paysans qui leur permettaient tout juste de s'acquitter de leurs obligations fiscales et d'autres petits achats sur les marchés.

La moitié de la décennie 70 coïncide avec l'augmentation sensible des revenus des paysans. Cette croissance inattendue du pouvoir d'achat des paysans et la modernisation progressive du mode de vie poussent ces derniers à satisfaire de nouveaux besoins. Cette situation pousse également les jeunes des villages à la recherche du numéraire pour satisfaire tous les nouveaux besoins nés de l'entrée dans la modernité.

19 ASY, 84-250 mai. Etude de l'impact des aménagements de Semry 1 et Semry 2, p. 22.

20 ASY, 84-250 mai. Etude de l'impact des aménagements de Semry 1 et Semry 2, p. 43.

L'intégration du riz dans les mœurs des Massa

L'implantation des unités industrielles dans la région a eu pour conséquence le métissage de la population. L'usage régulier de la monnaie entraîne inévitablement la consommation des produits manufacturés. On assiste également à l'évolution dans la perception de certaines plantes nouvellement introduites.

Avec l'intensification des échanges et la montée sensible des revenus paysans pendant la moitié de la décennie 70, le goût à la consommation des produits importés s'accroît. Cet engouement pour les produits manufacturés était déjà perceptible dès l'indépendance.

«Chaque jour un grand nombre de clients grouillent et se plaisent à acheter diverses marchandises à prix réduit. Le bâtiment étant petit, monsieur Issan envisage de l'agrandir afin de permettre un parfait étalage de ces marchandises.»²¹

Pendant plus de deux décennies, le paysan massa a cultivé le riz sous la houlette du Semry. Si au début des années 50, le riz a connu une introduction lente et difficile, cette culture s'est trouvée acceptée par les populations massa qui non seulement la commercialisent mais la consomment également.

Après son introduction difficile dans la société massa, le riz n'a pas directement occupé une place dans l'alimentation de ce peuple. Ce n'est qu'après plusieurs années de culture imposée que le riz commence à jouer la fonction d'aliment de complément ou de soudure. Cette avancée constitue pour le riz une percée non négligeable dans un espace social façonné par la pratique séculaire du mil. Le même constat est dressé par Roupsard:

«Les Massa et Mousgoum consomment très peu de leur production de riz ou alors en cas de pénurie de la céréale traditionnelle, le sorgho. Leur récolte est donc destinée à être vendue ; la partie de la production «estimée» qui n'est pas achetée par le «Semry» est rarement auto consommée, contrairement à ce que semblent croire les administrateurs des années 50, mais est plutôt commercialisée sur un marché parallèle assez actif.»²²

Au fur et à mesure que la culture du riz est intégrée dans les habitudes culturelles de ce peuple, sa place dans l'alimentation va croissante. Ainsi, depuis la fin de la décennie 70, nombreux sont les foyers qui consomment le riz sous forme de boules de couscous. Certains vieillards encore peu ouverts aux transformations acceptent tout de même mélanger la farine de mil à celle du riz pour la confection des repas. Les jeunes semblent avoir adopté le riz comme aliment de qualité.

«L'attrait d'autres habitudes alimentaires influent sur les goûts des jeunes qui sont plus ouverts à l'intégration d'autres plats (désir de consommer quelque chose qui soit de la modernité).»²³

²¹ ASPM, C. 1961. III. 18. 1 Kaélé, Rapports politiques, Kaélé, 1961.

²² M., Roupsard, 1987, p. 272.

²³ Domo, J., 1984, «Identité sociale et transformation des représentations sociales: culture dumil et culture du riz au Cameroun», Thèse de Doctorat de 3e cycle, Université de Provence (Aix-en-Provence). p. 156.

En effet, depuis la décennie 50, il était admis que le riziculteur garde ce qui lui était nécessaire pour sa consommation familiale. C'est pourquoi, un retrait de 10% de la récolte était considéré comme normal bien que le paysan massa préférât de beaucoup le sorgho rouge au riz pour sa propre consommation. En réalité, comme dit plus haut, la rétention était le plus souvent destinée au marché parallèle qui s'établissait à la fin de chaque campagne rizicole, plus ou moins actif selon les besoins en céréales de la région et des pays voisins (surtout le Nigeria).

Sous ce rapport, le taux de rétention qui était encore de 10% d'auto consommation en 1976 va évoluer entre 20 et 30% jusqu'en 1981. De 1982 à 1984, il se situe entre 17 et 15%. Cependant, la pénurie de céréales causée par la sécheresse de 1984-1985 fait remonter ce taux de manière vertigineuse. Il atteint alors 41,5% de la production totale.

S'il est admis que l'accroissement du taux d'auto consommation est en rapport avec l'existence du marché parallèle, il faut tout de même reconnaître qu'une partie non négligeable de cette production est auto consommée. D'ailleurs, les sommes issues de la vente illicite du riz sont généralement utilisées pour l'achat des céréales. C'est bien ce que semble confirmer Joseph Domo en ces termes:

«Il est certain que le développement de la riziculture intensive a permis de satisfaire l'autosuffisance alimentaire, soit directement par auto consommation du riz produit, soit indirectement par achat de céréales traditionnelles (mil ou sorgho) à partir des revenus issus de la vente du paddy.»²⁴

Les populations locales étaient attirées et intéressées par les nouveaux produits. Dès lors que les récoltes de riz sont vendues, un des objectifs des paysans est de s'acheter de nouveaux habits. Nombreux sont d'ailleurs les paysans qui reconnaissent récompenser leurs épouses en période de vente de riz. Ce «cadeau» s'assimile souvent à l'achat des chaussures, des bijoux et de nouvelles pièces de pagne. Les hommes quant à eux préfèrent acheter des boubous. Mais depuis la percée de la friperie en pays massa dans les années 1990, les paysans trouvent désormais leur compte en matière vestimentaire. Tous les prix s'y rencontrent. Les paysans peuvent également s'acheter les chaussures à bon prix. C'est pourquoi, il est fréquent aujourd'hui de rencontrer des paysans bien habillés à l'européenne. Les jeunes de leur côté peuvent se trouver facilement des costumes et de cravates qu'ils portent les jours de marché ou lorsqu'ils s'en vont au culte du dimanche.

L'argent issu du riz permet aux femmes de s'acheter les bagues, les bracelets et autres accessoires de beauté.

Tout comme l'arachide et le coton, la culture du riz a connu une diffusion lente et cahoteuse. Cela s'explique par le fait qu'elle a été imposée par l'administration coloniale.

Dès son introduction, cette culture est associée à la mort compte tenu des contraintes qu'elle entraîne. La culture du riz fait référence au produit du Blanc. C'est bien ce que semble révéler Domo lorsqu'il affirme:

«Il y a association entre champ de brousse et riz et ceci pour montrer le caractère étranger, différent du produit.»²⁵

²⁴ ASY, 84-250 mai. Etude de l'impact des aménagements de Semry 1 et Semry 2, p. 46.

²⁵ J., Domo, 1984, p. 134.

Sous ce rapport, cette culture ne fait pas l'unanimité, la cohésion. Elle provoque comme le coton l'inquiétude.

Pendant plusieurs années, cette image est restée collée à la culture du riz. Mais à partir de l'intensification de celle-ci et la hausse vertigineuse des revenus des paysans massa dans la décennie 70, ces clichés disparaissent. La situation socio-économique pousse les paysans à s'occuper davantage d'une activité jusqu'alors marginale. Il y a de ce fait déplacement du centre d'intérêt du mil vers le riz. Face aux exigences de la vie moderne, le paysan massa change également un nouveau style de vie où les pratiques anciennes sont dès lors inadéquates, d'où l'utilisation des éléments que lui offre la culture du riz.

Bien que d'introduction récente, la pratique de la culture du riz intègre la société massa car elle permet d'avoir tout ce dont le mil n'était pas en même d'offrir aux paysans. L'intégration du riz dans la société massa est si profonde qu'aujourd'hui l'on identifie ce peuple à cette culture. Les propos d'un vieux riziculteur massa sont révélateurs du niveau d'intégration du riz dans cette société.

«Actuellement, le riz c'est notre vie, on ne pas enlever cette culture de chez nous.»²⁶

A la différence du coton qui ne fait pas maintenant l'unanimité en pays toupouri la culture du riz en pays massa est largement acceptée. Mais, que ce soit le coton ou alors le riz, leur introduction a marginalisé le mil.

Conclusion

L'introduction du riz dans la société massa n'a pas été facile. Son imposition a lieu dans un contexte marqué par la lutte de leadership entre l'arachide et le coton. Cette situation allait davantage rendre son intégration plus laborieuse. Face aux rudes conditions de travail du riz, les Massa vont faire savoir leur refus de pratiquer cette culture. Mais devant la détermination de l'administration coloniale, les résistances seront vite vaincues grâce à la mise au point des mesures plus incitatives qui ont favorisé l'épanouissement de ce peuple. Les changements socio-économiques et culturels provoqués par l'introduction du riz ont facilité son intégration dans le système cultural massa au point où aujourd'hui, ce peuple s'identifie à cette culture qui désormais fait partie de son quotidien.

Bibliographie

Sources d'archives

ANY: Archives Nationales de Yaoundé

ASPM: Archives de la Sous-Préfecture de Maroua

ASPYP: Archives de la Sous-Préfecture de Yagoua

ASY: Archives de la SEMRY de Yagoua

ANY, APA, 12033, Rapport du 4^e trimestre 1927, Circonscription de Maroua.

ANY, APA 11833 / A, Rapport de tournée du 09 au 27 août 1937, Subdivision de Maroua et Yagoua.

²⁶ Moudougoula, Edouard, entretien du 20/07/2007 à Yagoua.

- ANY, APA. 11618, Rapports annuels 1945-1946, Région Nord (Maroua).
- ANY, APA 11618, Rapport annuel de 1948, Région Nord.
- ASPM, C. 1961. III. 18. 1, Kaélé, Rapports politiques périodiques, Kaélé, 1961.
- ANY, APA 11618, Rapport annuel 1950, Région Nord (Maroua).
- ANY, IAC 8219, Rapport à M. le Président de l'Assemblée Territoriale du Cameroun de la situation de l'avenir de la production du riz dans le Nord-Cameroun, 1953.
- ASY, Rapport annuel d'activités, 1954-1955.
- ASY, Rapport annuel d'activités 1971-1972.
- ASY, 84-250 mai. Etude de l'impact des aménagements de Semry 1 et Semry 2, p. 22.
- ASY, 84-250 mai. Etude de l'impact des aménagements de Semry 1 et Semry 2, p. 43.
- ASPM, C. 1961. III. 18. 1 Kaélé, Rapports politiques, Kaélé, 1961.

Ouvrages et Thèses

- Domo, J., 1984, «Identité sociale et transformation des représentations sociales: culture du mil et culture du riz au Cameroun», Thèse de Doctorat de 3e cycle, Université de Provence (Aix-en-Provence).
- Gormo, Jean, 2005, «Les hommes et les plantes dans les sociétés toupouri et mas-sa: du XIX^e au XX^e siècle», Thèse de Doctorat Ph.D en Histoire, Université de Ngaoundéré.
- Roupsard, R., 1987, «Nord-Cameroun. Ouverture et développement», Thèse de Lettres et Sciences Humaines, Université de Paris X-Nanterre.
- Pasquet, R., & Fotso, 1988, «Les légumineuses alimentaires du Cameroun. Premières récoltes», Du politique à l'économique études historiques dans le Bassin du Lac Tchad, Actes du I^{ve} colloque Méga-Tchad, Paris, CNRS/ ORSTOM, Paris.
- Vacquier, R., 1986, Au temps des factoreries (1900-1950), Paris, Karthala.